

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'esthétique du foyer (1)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 323-337

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'Esthétique du Foyer <sup>(1)</sup>

Mesdames et Messieurs,

C'est avec un plaisir tout particulier que j'ai accepté l'aimable invitation du Comité de Soleure et je suis heureux aujourd'hui de pouvoir saluer cette ville dont le nom évoque toujours, dans les cœurs fribourgeois, une sympathie spéciale, car nous ne pouvons oublier que Fribourg et Soleure sont les deux frères jumeaux que la Confédération Suisse a serrés d'un même geste dans ses bras maternels.

Ce n'est point au hasard que j'ai choisi le sujet de ma causerie de ce soir.

En venant vous parler de la maison populaire, des dangers qui la menacent, de la défense que nous devons organiser autour d'elle, de sa restauration esthétique, je savais rencontrer ici un milieu favorable à mes idées et attaché aux principes dont elles découlent.

Vous avez comme moi l'inappréciable avantage d'habiter une petite ville qui a un passé historique, des traditions anciennes, un esprit local très vivant.

Vous avez gardé le culte du *home*, de la maison, vous vivez chez vous, selon de bonnes et louables habitudes bourgeoises et les mots de voisinage et de quartier n'ont point perdu ici leur profonde signification sociale.

Si la petite ville a des inconvénients que nous connaissons tous, elle a cependant l'avantage d'enraciner plus solidement dans son sol les familles qui y vivent, de nouer entre elle des liens étroits.

Les individus qui, dans nos grandes cités cosmopolites modernes, sont réduits à l'état d'atomes épars et d'épaves ballottées, y trouvent ces éléments de stabilité, de

(1) Conférence donnée à Soleure par M. G. de Montenach, dans la salle du Grand Conseil, le 11 Novembre 1910, sous les auspices de la *Töpfergesellschaft*

permanence, véritable garantie du bonheur et de la paix.

Enfin Soleure a gardé en partie le cachet des anciens âges et en sait le prix.

Tout en voulant marcher dans la voie des progrès nécessaires, que nul ne saurait entraver, vous ne voulez sacrifier ni le pittoresque de votre cité, ni l'aspect de vos rues et de vos places, ni ces vieux logis, les uns cossus, les autres plus humbles, tous également précieux à vos cœurs par ce qu'ils évoquent et par ce qu'ils racontent.

Un de nos plus grands écrivains suisses a pu justement dire que l'esprit de notre peuple et ses traditions, que son développement historique dans le calme, la simplicité et l'indépendance, sont dûs au fait que nous n'avons jamais possédé sur notre territoire national une très grande cité qui, par sa seule présence, aurait rompu l'équilibre démographique, activé une centralisation outrancière, confisqué à son profit toutes les forces et toutes les énergies et empêché le plein épanouissement des mœurs simples et rudes, franches et rustiques qui caractérisent notre nation et lui conservent, avec son idéal, la passion de la liberté.

Quand on voit combien Paris pèse lourdement, par son énorme masse, sur les destinées d'un grand pays de quarante millions d'habitants comme la France, on peut prévoir à quel point le développement, dans notre pays, de cités sans proportions avec son étendue et le nombre de ses habitants — et devenues forcément cosmopolites — réagirait fâcheusement sur le développement des idées, des habitudes, sur la mentalité nationale tout entière.

C'est pourquoi je déplore la tendance actuelle qui nous pousse trop souvent à regarder comme un progrès le développement excessif et précipité de nos petites capitales et nous fait mesurer leur valeur au nombre de leurs citoyens, sans que nous nous préoccupions de tout ce qui leur fait perdre cet accroissement hâtif et déréglé.

Que j'aime pour ma part les villes qui savent

demeurer ce qu'elles sont. Elles ne mettent pas leur point d'honneur à attirer chez elles une foule d'étrangers, ignorants du passé local, qui infiltrent dans la masse autochtone un esprit exotique, destructeur des habitudes ancestrales.

La question des étrangers se pose avec acuité dans toutes nos villes frontières et dans nos centres peuplés ; tous ceux qui ont souci de l'avenir de notre Confédération s'en préoccupent et recherchent le moyen d'assimiler ces nouveaux venus, que nous avons raison d'accueillir volontiers, selon nos traditions hospitalières, mais qui, cependant, même sans le vouloir, infligent une déformation dangereuse à cet esprit local et régional, base et armature de toutes nos institutions.

On peut naturaliser les gens, mais à quoi bon, si leurs idées, leurs goûts, leurs coutumes remplacent les nôtres et les supplantent.

Toutes nos agglomérations urbaines traduisent déjà, par leur architecture, une sorte de dérégionalisation et les maisons se parent de livrées étrangères, prétentieuses et banales, où l'on chercherait en vain quelque chose de chez nous, dans le style et dans la décoration.

Il faut donc se réjouir de la réaction commencée contre le péril prochain, réaction qui pousse dans un même élan salutaire et régénérateur nos écrivains, nos poètes, nos hommes d'Etat, nos artistes, à exalter tout ce qui est suisse dans les idées et dans les choses, et je salue comme un mouvement particulièrement fécond les efforts tentés sous le drapeau du *Heimatschutz* pour remettre en honneur dans nos villes et dans nos campagnes la maison populaire suisse dans sa parure architecturale et dans sa beauté.

J'aurais voulu vous montrer ce soir ce qu'a été la maison populaire de notre pays, ce qu'elle est peu à peu devenue pendant tout le XIX<sup>me</sup> siècle sous l'empire de la banalisation, ce qu'elle pourra redevenir demain si l'influence rénovatrice dont je viens de signaler les symptômes

finit par triompher des résistances utilitaristes et routinières.

Il m'est impossible, et vous le comprendrez, d'aborder un sujet aussi vaste dans une seule conférence, je devrai donc forcément me contenter d'attirer votre attention sur la décadence de la maison, de souligner son indigence esthétique et de vous exhorter tous à travailler à la reconstitution du logis fait pour une seule famille, à la renaissance artistique du foyer populaire, à la réconciliation de l'Art et du Peuple, à l'alliance de l'Utile et du Beau.

*La Maison*, est-il un mot plus évocateur que celui-là, symbolisant plus de choses, représentatif de plus d'idées !

*La Maison*, c'est la famille avec ses fortes racines plongeant dans le passé des générations, avec aussi ses jeunes branches vertes pointant vers le ciel bleu de l'avenir.

*La Maison*, c'est la vie de chacun de nous ; le berceau et le cercueil, la joie et le chagrin, les souvenirs, les affections et l'amour.

*La Maison*, c'est le petit clou qui attache le drapeau de la patrie à la hampe de nos cœurs.

Si dans la rue, vous rencontrez un enfantelet qui seul s'en revient de l'école d'un pas pressé, interrogez-le : Où vas-tu, mon petit ? Et presque toujours il vous répondra : *à la maison*, mettant dans ce mot un accent indéfinissable où il y a de la tendresse et du respect, de la fierté, de la sécurité. Et ce petiot, qui marche frappant de son talon mutin l'asphalte des trottoirs, se sent comme gardé contre tous parce qu'il a une maison et qu'il y va.

Si après une longue absence nous revoyons tout à coup se dessiner la silhouette familière du toit natal, dans notre âme naissent à la fois une sensation aiguë, presque douloureuse, et un doux émoi.

Les cœurs les plus blasés sonnent alors quelques couplets d'une de ces vieilles chansons qui bercent l'humaine misère.

Je ne veux pas me laisser aller à un lyrisme facile, je ne veux point broder ici des variations sur un thème trop connu.

Mais laissez-moi pousser un cri d'alarme : la maison se meurt, elle disparaît, elle s'effondre, remplacée par une foule de choses qui s'appellent un logement, un appartement, une location, et ne sont plus la maison, cette vraie cellule de la ruche sociale !

Ils sont nombreux, et de toutes sortes, les ennemis de la maison, je ne saurais les faire défiler devant vous.

Voici dans les villes envahissantes et tentaculaires l'immeuble de rapport aux multiples étages, qui écrase de sa masse la pauvre maisonnette, le *home*, et le poursuit dans les plus lointains faubourgs.

Voilà la spéculation qui rafle les terrains et rend leur achat impossible aux bourses modestes.

Comme sous la baguette de quelque magicien, la grande industrie fait naître des agglomérations composées de gens déracinés, venus de partout, sans lien avec le sol qu'ils foulent et l'air qu'ils respirent. Elle improvise de bourgades lugubres où le devoir du travail n'est point compensé par la joie de vivre.

Dans la cité une déplorable division s'établit par la naissance de quartiers riches et de quartiers pauvres de plus en plus séparés et éloignés les uns des autres. On donne aux premiers de l'air, de la lumière, le luxe des jardins et des fleurs, la parure des édifices publics ; aux seconds, l'étroitesse des ruelles sombres, les longues et mornes façades noires, toutes pavoisées des haillons de la misère.

Au moyen-âge et pendant tous les grands siècles de la civilisation chrétienne, la demeure du vilain pouvait s'accrocher aux orgueilleuses murailles patriciennes et voisiner avec elles ; l'échoppe du savetier nichait dans les contreforts de la cathédrale et les places où s'agitait à l'ombre des beffrois la vie municipale étaient des places populaires.

Les banques et les hôtels qui étalent maintenant au centre des cités leurs façades somptueuses et criardes, supportent de moins en moins le voisinage immédiat de la maison populaire. On relègue celle-ci dans les faubourgs lépreux et chaotiques, avec le seul souci d'entasser le plus de familles possible sur le plus étroit espace, afin de faire suer à l'immeuble locatif un peu plus d'argent.

La plus grande partie de la population de nos villes est ainsi devenue nomade, mais, moins favorisée que le tzigane et le coureur de steppes, elle n'emporte avec elle ni sa roulotte, ni sa tente, et vit dans un perpétuel déplacement. Aujourd'hui l'ouvrier est dans quelque mansarde, il sera demain dans un sous-sol sombre, comment aurait-il même l'idée d'employer ses loisirs à embellir cette passagère demeure, dont pas un clou ne lui appartient, de quelques recherches artistiques si élémentaires soient-elles ?

Nous touchons ici au nœud de la question qui nous préoccupe : l'existence et le développement de l'Art populaire étant intimement liés à une vie stable et normale, ne peut que périr et disparaître devant un état social qui en supprime la base.

Jamais, à aucune époque de l'histoire du monde, l'ensemble des populations de classe moyenne ou inférieure n'a été logé, je ne dirai pas aussi mal, étant donné le degré élevé de notre civilisation, mais d'une façon aussi peu sociale et aussi peu esthétique qu'aujourd'hui.

Les bourgeois cossus avaient leurs demeures aux vastes et profonds corridors, aux greniers spacieux, aux caves pleines, aux hautes salles qui avaient vu dix générations d'enfants grandir sous leurs lambris.

Tout, dans la demeure ancienne, évoque l'idée d'une vie large, ouverte pour chacun aux longs espoirs familiaux et aux joies de la Beauté.

Dans la ville d'autrefois chacun possédait sa maison ; celle des pauvres portait comme celle des riches

l'empreinte du style local et des enjolivements qui la rendaient plaisante et avenante.

Cette maison restait dans les familles pendant plusieurs générations, on avait donc quelque intérêt à l'orner et à l'embellir.

Ces maisons étaient bien plus simples que celles d'aujourd'hui, et, moins chargées de détails architecturaux, elles avaient ce qui manque aux constructions actuelles, de la ligne et des proportions harmonieuses.

Les habitudes qui prévalent aujourd'hui ne nous attachent plus à la maison ; nos logis sont devenus impersonnels et muets, anonymes et indifférents ; ils ne sont plus que le cadre passager de quelques jours de notre existence affairée et distraite, et nos mobiliers mêmes participent à l'esprit de changement qui s'est emparé de nous. Nous ne nous lions plus aux choses avec ce scrupule et cette ténacité de nos grands-parents, qui auraient regardé comme un sacrilège de se défaire d'un meuble familial portant l'usure luisante des générations évanouies.

L'esprit de changement, stimulé par la mode, nous domine et nous guide, et les classes populaires subissent encore plus profondément cette action dissolvante qui les détache et les éloigne d'un foyer toujours plus mobile et sans souvenirs.

Il faut vraiment admirer avec quelle docilité les citoyens indépendants qui réclament de nos jours tant de libertés, dans des domaines qui ne les touchent que de fort loin, s'accommodent sans réclamation de passer leur existence tout entière dans des demeures impossibles, où ils sont empilés les uns sur les autres, chambres sur chambres, Water-Closet sur Water-Closet, cuisines sur cuisines et ainsi de suite, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sixième étage.

Ces pièces, véritables alvéoles d'une ruche ont presque toutes la même dimension, le même décor et les humbles ne se distinguent des opulentes que par les quelques

moulores et les papiers plus luxueux qu'on accorde à ces dernières.

Si l'égalitarisme le plus déprimant se manifeste quelque part, c'est bien dans l'habitation moderne, dans ces maisons de *rappor*t où l'on a vraiment le sentiment d'être logé là pour une courte période, en attendant la mort libératrice.

Puisque l'architecture est de tous les arts celui qui possède avec les mœurs les relations les plus étroites, on peut vraiment se demander quelles sont les mœurs d'une époque, si orgueilleuse de ses découvertes et de sa civilisation, qui accepte comme demeures ces compartiments sans espoirs et sans souvenirs.

On vient d'écrire un livre sévère sur la débandade de la famille ; mais cette débandade est surtout le fait de la désastreuse transformation du foyer familial, du cadre matériel de la vie coutumière des hommes.

Avec l'appartement locatif, la famille est pareille à ces plantes en pots qu'on dépoté et qu'on repote à chaque saison. Elles vivent, ces plantes, c'est vrai, mais sans vigueur et demeurent naines et chétives. Une plante, pour être belle et féconde, doit s'enraciner profondément dans le sol nourricier.

Il faut que la famille, pour prospérer, conserve le même abri pendant une longue suite de générations, un abri qui soit marqué de l'indéfinissable empreinte des ancêtres disparus, un abri qui soit une leçon et aussi un lien et un soutien.

Il faut à la famille une atmosphère d'intimité pour qu'elle puisse donner libre essor à toutes ses énergies et à toutes ses vertus. Cette atmosphère lui manque dans ces caravansérails où l'on est toujours chez les autres et avec les autres.

Qu'importent l'eau, le gaz, l'électricité, le chauffage central, le tout à l'égout et tous ces comforts apparents, si l'individu est de nos jours privé de l'essentiel : un nid qui soit bien à lui et où il puisse préparer à ses petits une place toute chaude.

Nous jouissons d'un confort superficiel qui tient à l'amélioration constante de certains détails accessoires de nos intérieurs, mais nous avons perdu le principal, c'est-à-dire un foyer stable et assuré : « où remuer, aux heures de tristesse ses souvenirs, où rêver au passé, où se blottir contre un cœur fidèle aux heures de découragement et de souffrance, où chanter et rire quand le bonheur vous inonde de ses bienfaisants rayons. »

Cette question du logement est obsédante, parce que c'est dans ce domaine que nous avons fait le moins de progrès ou, pour mieux dire, des progrès à rebours, parce qu'un écart, toujours plus considérable, se produit entre les admirables installations de nos services publics : écoles, gares, hôtel des postes, etc. et celle du cadre habituel où s'écoule l'existence d'individus que le perfectionnement général des choses de l'habitation atteint partout, sauf chez eux.

J'ai toutes les facilités pour mesurer, dans la petite ville que j'habite, l'étendue de cette décadence générale du logis. Elle est composée, dans sa partie ancienne, de demeures construites toutes pour abriter une seule famille qui y était merveilleusement logée.

Les plus opulentes d'entre elles, comme les plus humbles, ont été maintenant transformées et dans chacune nous voyons s'entasser plusieurs ménages qui se gênent mutuellement et sont tous mal à l'aise.

Chaque existence est réduite et resserrée et toutes ces habitations détournées de leur fonction initiale de *maison de famille* sont devenues insalubres et désagréables.

La ville tout entière est ainsi désastreusement modifiée et c'est cela qu'on appelle le progrès !

On s'intéresse beaucoup, de nos jours, à l'embellissement général des cités, on fait des dépenses considérables pour élever des monuments, des statues, des fontaines, pour tracer des squares et des jardins.

Cet effort esthétique en faveur de l'*apparence* générale de la ville prouve notre dégénérescence sociale.

A quoi bon, en effet, cet aspect, extérieurement plus

agréable, des places et des rues, si ce qui fait le fond du centre urbain, si ce qui est son élément constituant se trouve sacrifié ?

J'ai vu des édiles tout glorieux d'avoir élevé un jet d'eau très décoratif dans un quartier composé de maisons sordides et lugubres, saturées de microbes et dépourvues du moindre agrément.

N'est-ce point là, pour une municipalité, comprendre sa mission tout de travers ?

C'est par la régénérescence de la maison et surtout de la petite maison, de la maison commune du peuple, que la réforme esthétique des villes doit commencer.

Mais les autorités ne pourront rien si la mentalité des populations ne se modifie pas, si on ne les guérit pas de ce goût morbide des fausses apparences qui déprave toute notre production architecturale, si on ne leur rend point cet amour du *home* qui fixait jadis les familles, pour des siècles, sur le même coin de terre.

Nous changeons maintenant de maisons comme de chemises et de meubles aussi.

Du haut en bas de l'échelle sociale nous vivons en garnis dans un décor mouvant. Les choses qui nous servent sont impersonnelles, fabriquées à la douzaine, sur un type arbitrairement choisi bien loin de nous, on ne sait par qui, elles sont maussades, sans intérêt et sans valeur. Du reste, au gré de la mode, les objets sont déplacés, repeints, transformés, défigurés. Dans nos achats, le bon marché nous tente avant tout, car nous voulons pouvoir changer, changer toujours. La réalité d'une belle chose nous est indifférente, l'apparence vaine et fuyante des pastiches seule nous plaît. Nous dépensons bien plus d'argent que nos pères, et vivons entourés d'horreurs que nos héritiers s'empresseront de troquer contre des horreurs nouvelles.

Je ne sais trop qui a dit : « Si les meubles pouvaient parler, ils nous diraient l'histoire, car, témoins trop discrets, ils ont tout vu, tout entendu. » Cela est vrai assurément. Mais, sans parler, rien que par leur forme,

leur attitude, leur coloris, leur allure, ils nous redisent bien ce que fut le temps où ils ont été créés. Rien n'est plus facile, en effet, que de reconstituer sinon l'« histoire » au moins le caractère d'une époque, par l'étude et l'examen de son mobilier. On y retrouve l'influence des mœurs, la genèse des faits, l'esprit et les tendances du moment. « Le style c'est l'homme » a dit Buffon ; à plus forte raison peut-on dire, en parlant des meubles, que le « style — puisque le mot s'emploie aussi en cet autre sens — c'est l'époque. »

Mais ce n'est pas dans les palais, dans les manoirs somptueux, dans les demeures riches et luxueuses qu'il faut l'aller interroger, le meuble : là toujours il parle, sans sincérité, un langage de convention. C'est le meuble des classes moyennes, de l'artisan, du paysan, qui nous dirait lui, la vérité, sur le niveau artistique du temps et ses rapports avec la situation économique et sociale.

Si nous l'avions interrogé dans le passé, ce meuble, il nous aurait dit avec quels soins et quelle patience il a été construit, par un pauvre ouvrier de village peut-être tout à fait ignorant de l'histoire de l'Art, et ne se doutant pas qu'il y aurait un jour des écoles où l'on apprendrait l'Art décoratif, mais qui, spontanément, librement, aimait, d'un coup de son rabot et de son ciseau, à donner une ligne harmonieuse, un décor léger aux objets qui sortaient de ses mains.

Ce meuble de jadis nous aurait raconté encore qu'il était resté pendant cent, deux cents ans à la même place, dans la vieille maison familiale, sans jamais se disloquer, toujours solide, et gagnant même, en vieillissant, la parure d'une patine onctueuse et brillante.

Il aurait fait défiler devant nous l'histoire des générations successives, à la mort et à la naissance desquelles il avait assisté. Je suis une relique, aurait-il dit, l'âme des choses a pénétré en moi ; je suis un ami pour ceux qui me possèdent, ils me comprennent et je les comprends.

Le meuble d'aujourd'hui tiendrait un tout autre

langage : J'ai été fabriqué à la machine, dirait-il, par une douzaine d'ouvriers différents, qui ne m'ont jamais vu terminé, sauf celui qui vaille que vaille m'a donné le dernier coup de polissage. Tous les jours cent frères, pareils à moi, sortaient de l'atelier ; tous aussi peu sérieusement travaillés que je le suis moi-même. Ma dislocation est déjà complète, mes couleurs sont ternies, je suis vieux de dix ans, et j'ai déjà été cahoté dans six déménagements ; je n'ai jamais vu autour de moi que la misère et la tristesse, et je sens bien que je ne suis un ami pour personne, parce que je suis laid, vulgaire et sans valeur.

Voilà comment parleraient les meubles d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, et cette différence de leur langage explique mieux que de longs et savants commentaires pourquoi et comment il n'y a plus d'art dans la maison populaire.

Si nous devons baser un jugement sur l'âme contemporaine d'après les logements et les habitations d'aujourd'hui, d'après ce qu'ils renferment, combien cette âme se révélerait incohérente et fade, sans esprit de suite, éprise des apparences et leur sacrifiant le nécessaire, quelle triste idée nous aurions à nous faire des plaisirs et des goûts qui la dominent.

Nous sommes en droit cependant de tirer ces conséquences, sinon contre l'individu, du moins contre l'état social dont il est victime.

Jamais la maison du peuple ne fut plus lamentablement dénuée de tout cachet artistique à l'intérieur comme à l'extérieur, les quartiers pauvres de nos grandes villes sont de la laideur, de la tristesse en action, et si quelques bibelots s'y introduisent par des bazars à bon marché, ils sont pour le goût une école de dépravation, en même temps que le stimulant d'un luxe faux et malsain, sans aucun rapport avec le genre de vie et l'état social du peuple.

Il est navrant de constater que cette situation est maintenant admise comme régulière, on ne souffre plus

de ce lamentable spectacle, le riche ne songe point que l'homme ne vit pas seulement de pain et que tout être a droit à sa part de Beauté ; quant au peuple, l'Art lui semble une chose éloignée, inaccessible, inabordable, comme ces primeurs coûteuses que des visages jaunes et tirés examinent parfois aux devantures des marchands de comestibles, en ayant l'air de se demander s'il y a vraiment des gens qui mangent de ça !

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, prise à cette hauteur, la question développée ici acquiert une grande importance sociale et touche à de graves problèmes, puisque nous faisons de l'état général de l'Art dans la maison populaire un signe représentatif de nos mœurs et de notre civilisation.

Je puis aller plus loin encore et certifier sa liaison avec la religion et la moralité publique.

(*A suivre.*)

Georges de MONTENACH.